



«Bien sûr, nous eûmes des orages»:

Jacques Brel et la Flandre

(...) «*quand les soirs d'orages des Chinois cultivés
Me demandent d'où je suis je réponds fatigué
Et les larmes aux dents «Ik ben van Luxembourg»*
(Extrait de *Les F...*).

Quand on évoque la chanson française d'après-guerre, on cite généralement trois grands noms: Léo Ferré, Georges Brassens et Jacques Brel. Le plus jeune du trio, Jacques Brel, est mort le 9 octobre 1978. Vingt ans plus tard, ses chansons passent encore bien des fois à la radio et à la télévision. De plus en plus de jeunes chansonniers interprètent aussi ses chansons dans une version nouvelle, moderne. Comme Brel et son œuvre sont fréquemment associés à la Flandre, nous voulons ici analyser plus en détail la relation de Brel avec la Flandre. Elle est souvent qualifiée de relation d'amour et de haine, ou de relation de «répulsion et d'attirance».

Brel, un Flamand?

On ne peut écouter ou lire une interview de Brel sans qu'on lui demande des explications sur ses origines flamandes. Brel lui-même s'est toujours déclaré Flamand. Il conclut une interview à la télévision en 1971 par ces mots: «En tout cas, de tempérament, de race aussi, je suis Flamand». Cinq ans plus tôt, il déclarait au journal flamand *De Standaard*: «Je suis un Flamand, monsieur, et je me sens bien dans ma peau flamande et dans le monde entier, je me présente comme un chanteur flamand.» Est-ce bien vrai?

Jacques Brel est né à Bruxelles le 8 avril 1929. Son père, Romain Brel, était originaire de Zandvoorde, un village flamand (comptant à l'époque de nombreux francophones) dans l'arrondissement d'Ypres. Élevé en français, papa Brel a adhéré toute sa vie au principe: «Les Flamands raisonnables: *ja*, les extrémistes: *nee*.» Du même milieu francophone, bourgeois-libéral et catholique, Jacques a lui aussi souscrit à ce principe tout au long de sa vie. Il est très important de connaître ce contexte pour pouvoir commenter correctement quelques chansons de Brel, en rapport avec la Flandre. La mère de Brel, Élisabeth (Lisette) Lambertine était une jeune Bruxelloise francophone. De retour de colonie (Congo belge), le père Brel s'est associé avec son beau-frère, Armand Vanneste, propriétaire d'une cartonnerie qui devint l'entreprise

familiale Vanneste & Brel. Les Vanneste étaient plus catholiques, plus royalistes et plus portés sur l'ordre que les Brel, plus libéraux. C'est contre ce milieu bourgeois bruxellois que Brel s'est insurgé, souvent avec virulence, dans de nombreuses chansons. Jacques a travaillé quelque temps seulement dans l'entreprise, comme son père l'avait rêvé. Rapidement, il a suivi sa propre voie.

La formation scolaire de Brel, entre autres au collège Saint-Louis, son enrôlement chez les scouts et plus tard dans le cercle mixte d'amis et d'études Franche Cordée, créé par Hector Bruyndonckx, ont contribué aussi à forger ses opinions sur la Belgique et la politique belge. Bruyndonckx était un catholique déclaré mais tolérant, adepte du parti chrétien-démocrate francophone et lecteur de *La Libre Belgique*. Chez Brel, on lisait *Le Soir*, plus neutre mais tout aussi nettement bruxellois. Dans cette famille, belge était la seule nationalité qui trouvait grâce à leurs yeux. Quand on parlait de Flamands et de Wallons, on était rapidement classé dans le groupe des extrémistes. Brel a dès lors toujours jugé les rapports politiques et la problématique linguistique en Belgique de manière simpliste. Son biographe, Olivier Todd (1), écrit dans le chapitre «La difficulté d'être *Brelge*»: «Brel ne renie pas ses racines, mais les querelles entre Wallons et Flamands l'agacent et il prend des positions primaires.» Et un peu plus loin: «Brel se contredit comme il respire». Il est quand même étonnant qu'un homme qui avait tant de contacts avec le Québec, le Canada francophone, n'ait pas perçu la similitude entre la lutte pour le maintien de la langue française là-bas et la lutte historique des Flamands pour le maintien de leur langue, le néerlandais. La part la plus flamande dans l'éducation de Brel vient sans doute de son professeur, l'abbé Jean Dechamps, qui lui a fait connaître l'écrivain flamand francophone, Émile Verhaeren (1855-1916). Sur le mur de la classe, une illustration représentait toutes les grandes tours flamandes, sous lesquelles on pouvait lire l'alexandrin: «C'est la Flandre pourtant qui retient tout mon coeur». Cette phrase est restée gravée dans la mémoire de Brel. Sa Flandre était une nouvelle version de celle de Verhaeren. Mais c'est certainement insuffisant pour déclarer de manière aussi affirmative que Brel le fait: «Je suis Flamand». Brel est resté un fils de bourgeois bruxellois francophone typique. C'était un Belge qui avait une légère préférence pour la Flandre et un tempérament flamand inné.

Brel et la Flandre

Ce qu'on sait peu, c'est qu'au début de sa carrière, Brel a reçu un sérieux coup de pouce du Flamand Jef Claessen. Ce programmeur à la radio limbourgeoise *Radio-Hasselt* avait reçu la première épreuve - pressée chez *Philips* à Bruxelles - avec deux chansons de Brel. Ce nouveau chanteur lui plaisait et il le fit chanter dans son programme *Tijd voor de troubadour* (Le temps du troubadour). La première prestation de Brel à la radio eut donc lieu en Flandre. Cela explique-t-il aussi en partie l'amour de Brel pour la Flandre?

Le célèbre chansonnier wallon, Julos Beaucarne, qui a publié en 1990 un livre avec plusieurs articles intitulé *Brel*, écrit: «A cause de lui, jamais plus je ne verrai la Flandre pareillement. «Le Plat Pays» de Brel et «Madame Flandre» de Liliane Wouters ont entièrement déterminé ma façon de voir» (2). Et dans l'article suivant, il écrit «Le Plat Pays»: chef-d'œuvre.



«Marieke», sculpture de Jef Claerhout, Bruges
(Photo «Iberisme Brugge»).

L'homme avisé se découvre en écoutant cette chanson. ... depuis le Plat Pays, le plat pays lui-même n'est plus le même. Brel l'a inventé, l'a nommé avec ses mots et sa musique.» Peu de poètes flamands ont décrit leur pays en termes aussi beaux que ne l'a fait Brel. Ce Bruxellois aimait les polders flamands qui forment l'arrière-pays de la mer du Nord, où enfant, il allait en vacances et où il visitait la famille. Ce pays, où le vent souffle des quatre points cardinaux, lui a inspiré cette superbe chanson. C'est le plus beau cadeau que Brel ait fait à la Flandre. Depuis la création de cette chanson en 1962, elle constituait un des moments les plus émouvants dans chacun de ses récitals, jusqu'au dernier à Roubaix le 16 mai 1967. Heureusement, après cette dernière apparition, il a encore écrit des chansons et les a enregistrées sur disque. Beaucoup d'entre elles font partie de ses plus belles. Son amour pour la Flandre, il l'a peut-être encore mieux décrit, de manière plus poétique, dans *Mon père disait* en 1967.

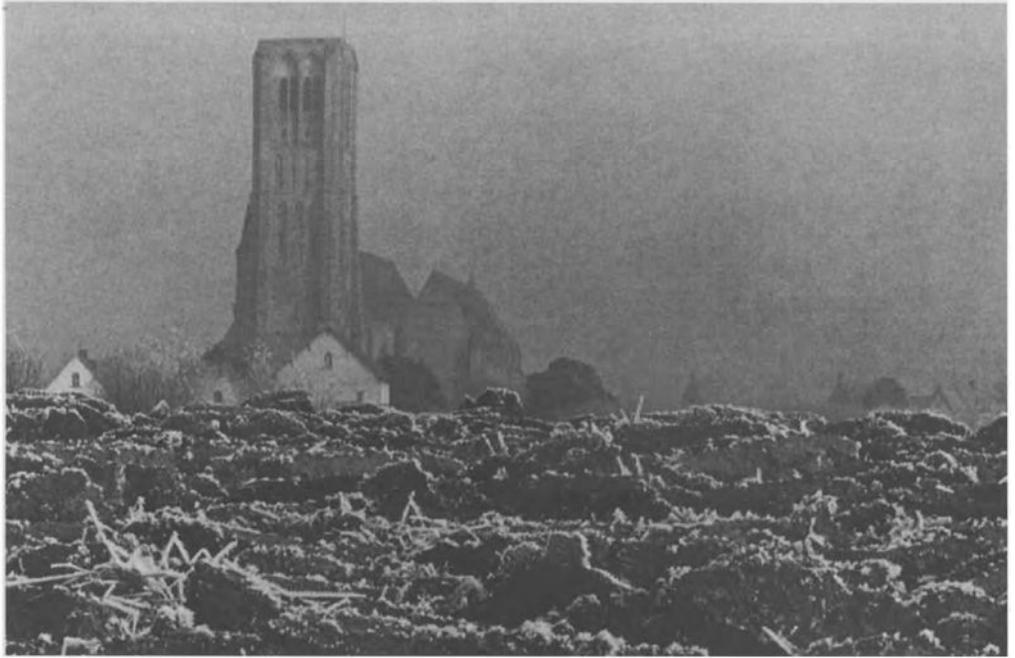
Il y a encore d'autres chansons de Brel dans lesquelles la Flandre occupe une place importante. Ainsi en est-il de *Marieke*, dont il chante le refrain dans un néerlandais plutôt déplorable, et qui est devenue une de ses chansons les plus populaires. Des chanteurs et chanteuses du monde entier interprètent maintenant *Marieke* (3) et eux aussi chantent en néerlandais (tout aussi déplorablement que Brel):

*En schuurt het zand over mijn land
Mijn platte land, mijn Vlaanderenland*

et aussi

*Ay Marieke, Marieke
Le ciel flamand
Pleure avec moi
De Bruges à Gand*

*...Ay Marieke, Marieke
Tous les étangs
M'ouvrent leurs bras
De Bruges à Gand,...*



«Avec un ciel si gris...» (Photo Jean Mil). © SABAM Belgique 1998.

Bruges et Gand sont cités douze fois dans cette chanson. Beaucoup d'amateurs de chansons, dans le monde entier, connaissent probablement l'existence de ces deux belles villes flamandes grâce à *Marieke* de Brel.

La Flandre plus exubérante, plus festive, disons plus bourguignonne, on l'entend dans *La bière*:

*C'est plein d'Uylenspiegel
Et de ses cousins
Et d'arrière-cousins
De Brueghel l'Ancien
C'est plein de vent du Nord
Qui mord comme un chien
Le port qui dort
Le ventre plein
Ça sent la bière de Londres à Berlin
Ça sent la bière, Dieu qu'on est bien...*

Brel a aussi montré son amour de la Flandre dans son premier long métrage en tant que réalisateur: *Franz* (1971). (Après avoir arrêté la scène, Brel a mené une carrière cinématographique de courte durée à la fois comme acteur et réalisateur.) Le film se déroule à la côte belge, qu'il aime tant, et dans l'arrière-pays flamand. Brel a expressément choisi de situer cette histoire d'amour entre un garçon un peu simple, moche, et une femme pas

tellement jolie dans ce paysage. Que la femme trompe, cela allait de soi pour Brel. Les femmes sont comme ça aux yeux de Brel. Mourir semble dès lors la seule solution pour l'amant bafoué.

Brel et les Flamands

On évoque cependant aussi souvent la haine de Brel pour la Flandre. Il serait plus juste de parler de sa haine des Flamands. Du moins de ceux qui se déclarent flamands, pour qui être flamand a aussi une signification culturelle et politico-linguistique. Ces Flamands-là étaient rapidement taxés d'extrémisme par le Bruxellois francophone qu'était Brel, selon le principe de son père: à ceux-là, il disait *nee*.

Cette vision simpliste de Brel sur la société belge, qui s'exprimait surtout dans les interviews, a provoqué plusieurs malentendus avec les Flamands. Trois fois dans sa carrière, Brel est entré en conflit avec la communauté flamande, à cause d'une chanson. La première fois, il s'agissait manifestement d'un malentendu. La sortie de *Les Flamandes* (1959), une chanson descriptive plutôt innocente, suscita beaucoup de mécontentement. Dans cette chanson, Brel décrit la vie des femmes flamandes telles qu'il les avait connues dans sa famille. Pendant des générations, elles ont suivi docilement les règles prescrites par l'Église, fort influente en Flandre. En matière de procréation et de protection des biens et des valeurs familiales, elles entretenaient les préceptes de leurs parents et des chefs de l'Église. Était-il si surprenant que des étudiants et étudiantes à Louvain aient mal pris cette chanson? Ils faisaient partie de la première génération qui, en groupe, commençait à s'opposer à ce traditionalisme. Le boycott annoncé de son spectacle à Louvain en 1960 s'est limité à un bon chahut. À écouter plus attentivement cette chanson, on devait bien admettre qu'elle n'était absolument pas anti-flamande. Mais bien anticléricale.

Les Flamands ont eu plus de difficulté à digérer *La...la...la...* (1966) dans laquelle il chantait: «Vivent les Belgiens merde pour les Flamingants...». J'ai déjà écrit que Brel voyait en chaque Flamand amoureux de sa langue un extrémiste. Les Flamands ne voyaient pas les choses de la même manière. Tous ceux qui sympathisaient avec le Mouvement flamand culturel et social se disaient flamingants. Seuls, une petite partie d'entre eux pouvaient être considérés comme des extrémistes. C'est pour cette raison que le «merde pour les Flamingants» fut ressenti comme une insulte grossière. Wim Jorissen, alors sénateur, reprocha au gouvernement Harmel de ne pas avoir protesté contre la chanson. En 1966, Johan Anthierens, encore journaliste au *Standaard*, s'entretint de manière très franche avec Brel à la suite de cette chanson. Il conclut son article ainsi: «lorsqu'il s'agit des situations linguistiques, nous gardons l'impression qu'il puise uniquement ses connaissances dans les sources d'information équivoques de la presse francophone belge. A nos exemples implacables de discrimination linguistique, il a répondu en s'esquivant. ...Mais laissons-le chanter, même s'il porte un coup à faux. Nous avons besoin de gens comme Brel pour faire notre autocritique de temps en temps. Si ce qu'il chante nous choque ou est erroné, nous devons être suffisamment adultes pour le réfuter.»

Un dernier conflit avec les Flamands ne reposait nullement sur un malentendu. L'enregistrement de *Les E..* (pour «Flamingants») sur son tout dernier disque, par ailleurs particulièrement beau, en 1977, était un choix intentionnel et provocant de Brel. (Il la définit d'ailleurs lui-même comme une «chanson comique» avant de déclencher). Dans une lettre à son chirurgien, Arthur Gelin, il écrit quelques mois avant la parution du disque: «... moi j'ose commettre des chansons qui parlent des Flamands, et qui devraient me conduire à la prison de St-Gilles dans les plus brefs délais». On n'en est pas arrivé là. Mais son allégation «Nazis durant les guerres et catholiques entre elles», le «je vous emmerde» et la phrase «Et je vous interdis d'obliger nos enfants / Qui ne vous ont rien fait à aboyer flamand» ont bel et bien soulevé une vague de protestations, et pas seulement en Flandre. Son biographe, Todd, écrivait toujours en rapport avec *La...la...la...*: «Face à la question flamande, Brel reste simpliste. Il évite l'insulte «flamin-boche», de justesse», en ce qui concerne *Les E..* il considère aussi que Brel est allé trop loin. Il écrit: «Mais dans sa chanson la plus provocatrice,..., Brel donne l'impression, et pas seulement à des Flamands, à des francophones aussi, qu'il établit une équation simpliste, un amalgame: nationalisme flamand = fascistes = Flamingants = Flamands. Jacques Brel manque de perspectives historiques. C'est un Bruxellois unitariste, comme son père. Il ne semble pas se rendre compte à quel point les Flamands ont failli perdre leur langue et leur culture, qu'ils ont été exploités et humiliés par les *Fransquillons*, la bourgeoisie possédante francophone. Brel grossit démesurément l'histoire de la Flandre belge pendant l'Occupation, d'où la phrase inexcusable des *E..*: «Nazis durant les guerres et catholiques entre elles...».

La phrase dans laquelle Brel parle de la langue des Flamands n'a pas non plus arrangé les choses et est tout aussi inexcusable. Chez Todd, nous lisons: «Mais la langue flamande, avec ses rugueuses sonorités et riches tonalités, n'est pas un aboiement ou un éructement. Dans les années 70 comme pendant sa jeunesse, Brel oublie l'histoire de Flandre.»

Beaucarne, lui aussi, trouve que Brel est allé vraiment trop loin: «On a beau dire que cette chanson s'adresse uniquement aux Flamingants, quand Brel chante: «Et je vous interdis d'obliger nos enfants / Qui ne vous ont rien fait à aboyer flamand», la langue flamande elle-même en prend un coup.» Les réactions en Flandre furent vives. Les journaux du groupe *De Standaard* publièrent le 19 novembre 1977, deux jours après la sortie du disque, presque une page entière d'opinions sur le sujet. Il y avait entre autres un commentaire du rédacteur politique Hugo de Ridder. Rika de Backer, ministre de la Culture et ministre de tutelle de la Radio et Télévision publique, demanda qu'on ne passe pas cette chanson à la radio. Le chanteur Wannes van de Velde (°1937) adopta la réaction la plus sereine en écrivant une chanson dans la langue de Brel: *De Flamingant ne me traitez*. Dans le refrain, il ajoute à ce titre: «être Flamand, c'est dur assez». Et dans le dernier refrain: «Je suis Flamand, fils d'ouvrier» (4).

Après cette tempête dans un verre d'eau, *Les E..* a été vite oubliée. Pourtant, la chanson contient un passage qui traduit parfaitement le rapport ambigu de Brel avec la Flandre (et la Belgique?):

(...) quand les soirs d'orages des Chinois cultivés
Me demandent d'où je suis je réponds fatigué
Et les larmes aux dents «Ik ben van Luxembourg»

Celui qui renie ainsi ses origines, est loin d'en être détaché.

La tendre guerre

La Flandre aime Brel, malgré tout. Bruges a donné à sa *Marieke* une belle statue. Beaucoup de Flamands voient en lui le grand chansonnier qui a peut-être écrit les plus belles chansons sur leur pays. Ses chansons ont aussi enrichi le répertoire de chansons flamandes et néerlandaises. Des dizaines de chanteurs et chanteuses flamands et néerlandais interprètent des chansons de Brel dans une traduction néerlandaise. Le Gantois Walter Ertvelt reçut même l'autorisation de traduire et de publier la chanson inédite *La cathédrale*. Elle fut enregistrée sur disque pour la première fois en 1985 par le Néerlandais Hans de Booij (5). L'association culturelle *Davidfonds* a sorti un compact en 1995: *Frank Cools zingt Jacques Brel* (Frank Cools chante Jacques Brel), sur lequel le jeune chansonnier flamand chante 16 belles interprétations de chansons de Brel, traduites en néerlandais par Ernst van Altena. Peut-on trouver meilleure preuve pour affirmer que la Flandre a enterré la hache de guerre à l'égard de Jacques Brel?

*On laisse moins faire le hasard
On se méfie du fil de l'eau
Mais c'est toujours la tendre guerre
(Extrait de La chanson des vieux amants).*

DRIES DELRUF

Critique musical.

Adresse: Kdt. Vinckestraat 6, B-8930 Rekkem.

Traduit du néerlandais par Marielle Goffard.

Notes :

(1) OLIVIER TODD, *Jacques Brel, une vie*, Éd. Robert Laffont, Paris, 1984.

(2) JULOS BEAUCARNE, *Brel*, Éd. Actropole, Paris, 1990.

(3) Entre autres l'Américaine Judy Collins, la Sud-Africaine Laurika Rauch, le Russe Vadim Piankov.

(4) J.P. *Stadsgedachten* (Pensées citadines), Philips 6468 079, 1982.

(5) C.D. *Ik hou van alle vrouwen* (J'aime toutes les femmes), CNR 100.046, 1985.

Autres publications:

JOHAN ANTHIERENS, *Jacques Brel, De passie en de pijn* (Jacques Brel. La passion et la douleur), Veen, Amsterdam, 1998.

JACQUES BREL, *Œuvre intégrale*, Éd. Robert Laffont, Paris, 1982.

PIERRE BREL, *Jacques Brel, mon grand petit frère*, Éd. Collection Livres, Bruxelles, 1997.

Chorus. Les cahiers de la chanson, n°25, automne 1998 (contient un dossier «Jacques Brel» de 90 pages).

MARTIN MONESTIER, *Brel, le livre du souvenir*, Éd. Tchou, 1979.

nord', revue de critique et de création littéraires du nord/pas-de-calais, n° 8, décembre 1986 (numéro spécial «Jacques Brel»).

MARC ROBINE, *Grand Jacques. Le roman de Jacques Brel*, Éd. Anne Carrière/Chorus, 1998.

ERIC ZIMMERMANN, JEAN-PIERRE LECOIR, *Jacques Brel, le rêve en partage...*, Éd. Didier Carpentier, Paris, 1998.